

## LA PEINTURE à L'HUILE ET LA PEINTURE à L'EAU

Il m'arrive de ne pas aimer le mot "DOCUMENTAIRE".

"AIRE" C'est bien parce qu'on y met ce qu'on veut mais "DOCUMENT" ça fait papiers, papiers d'identité (i documenti en italien). Même en français, on a l'impression que la grande noblesse c'est d'arriver à la hauteur du papier, du "document", quand on entend par exemple "Ce documentaire est extraordinaire! C'est un vrai DOCUMENT!"

Alors que moi, justement ce que j'aime dans le cinéma "documentaire" c'est l'absence de papier. Ne pas être obligée d'écrire le film avant de le faire \_\_ou très peu\_\_ 3 ou 4 pages maximum (Et l'idéal, pour moi, c'est de les écrire alors que le tournage est en cours voire terminé.) J'aime filmer directement sans aucune autre commande que la mienne, j'ai l'impression, comme ça d'avoir une chance de voir ce que je voudrais montrer, sans trop de "systèmes", sans trop d'idées brillantes auxquelles je me raccroche quand je n'ose pas me laisser envahir par ce que je filme. Les idées, la mise en scène naissent du geste de filmer et pas le contraire. En fait, très simplement, ce que j'aime dans le documentaire c'est l'improvisation. Plus elle est absolue, plus je trouve ça extraordinaire. Il faut beaucoup pratiquer, comme les acrobates. Il faut recommencer chaque jour les gestes, les travailler pour trouver l'équilibre et le déséquilibre. Il faut sentir le fil sur lequel on marche sans discontinuer, pour pouvoir contempler et décrire le vide en dessous. Ce fil c'est une idée (une seule), c'est à dire un lieu, un sentiment quelque chose d'abstrait et de permanent.

Pour tourner comme ça, avec de la pellicule il faut être très connu ou très patient. Désespérément. Car on passe sa vie à écrire des idées de projets, des notes d'intention, des projets, puis des projets remaniés, puis des projets scénarisés et ça consomme de plus en plus de papier et de temps ...Tout ça pour se retrouver à la fin dans un bureau face à quelqu'un qui vous fait le coup de la F.B.I. (la fausse bonne idée)...

Alors, il reste le 2ème choix, la peinture à l'eau.... LA VIDÉO. C'est moins cher et très méprisé, mais pour l'acrobatie, rien de tel.

Bien sûr, le film en vidéo ,une fois terminé, ils appellent ça une "émission", qui est diffusée une fois (si tout se passe pour le mieux) à la télé (très tôt ou très tard).et puis c'est fini. Les réseaux culturels, les cinémas d'art et essai, les maisons de la culture, etc. croient encore que la vidéo c'est réservé aux sex-shops et comme ce sont des gens très bien, ils ne veulent pas en entendre parler. Pour eux la vidéo ce n'est même pas de la peinture à l'eau, c'est tout simplement moins cher DONC moins beau.

Mais il y a un avantage certain à utiliser un outil méprisé: on vous laisse tranquille. On peut tourner plus longtemps, en jours et en minutes. Personne ne vient sur le tournage, personne ne regarde les rushes, tout est immédiat, donc on ne fait plus attention. On peut effacer, recommencer.

On est plus petit que ce qu'on filme ce qui est très important: on en impose pas avec le rang social du cinéma. DONC c'est parfait il n'y a plus qu'à... Mais voilà beaucoup s'arrêtent là, effrayés. Sous prétexte qu'on en impose pas (aux autres) il ne faudrait pas s'en imposer à soi-même? Et pourquoi? Au contraire. Filmer tout seul demande une grande obstination, lente et implacable, une obstination à transformer le temps. VIDÉO: je vois. Présent de l'indicatif. Ce présent de la vidéo ne se transforme pas toujours en PRESENCE. De celui ou de ce qu'on filme. Souvent on voit la machine vidéo qui produit du présent automatique en pure perte. "Je filme donc c'est vrai". Quoi? Rien. La caméra, peut-être ? Une machine. L'image est alors trop brillante, elle fait comme un trou dans le présent, inutile, vous êtes en direct... Sur l'ennui et on a envie de fuir.

Il faut que quelque chose nous aide à supporter ce présent, quelque chose qui est en train de se faire, d'arriver, de se nouer. Quelque chose qui nous emmène vers le futur d'où l'on regardera ce que l'on a filmé comme un passé, un passé composé. Ce passé est un drôle de passé, emblématique où l'événement qui a eu lieu, a une théâtralité qui ressemble au destin. Alors cet événement ne peut plus se défaire, il est cimenté dans le passé qui fait l'Histoire et les histoires. Et on est fasciné de voir maintenant dans un film une histoire qui s'est nouée, alors.

Cette présence, si difficile à saisir pour l'emporter dans le futur, c'est, à mes yeux, celle que traquent les peintres. Modestement. Pour peindre l'ordinaire de chaque jour, tous les jours, il faut être un peu comme le peintre qui, avant de desservir la table du déjeuner la regarde tout à coup comme AUTRE, comme un récit de la vie, comme une chose qui irradie le présent et l'excède. Alors avant de faire la vaisselle, il se met à peindre, à essayer de saisir cet excès qu'il a vu un instant. Qu'il perd, qu'il retrouve, qu'il parvient ou non à attraper pour qu'à nouveau cela irradie un tout petit peu. Quoi? Les choses, les gens dans leur altérité absolue, opaques comme la matière sur laquelle on s'écrase un jour et on meurt.

Claire Simon le 5 Mai 1993